



Title	L'ANTISÉMITISME DE DEUX OEUVRES DE JACQUES DE LACRETELLE: SILBERMANN ET LE RETOUR DE SILBERMANN
Author(s)	Fujihira, Sylvie
Citation	大阪外国語大学論集. 1996, 14, p. 135-157
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/79691
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

L'ANTISÉMITISME DE DEUX OEUVRES DE JACQUES DE LACRETELLE : SILBERMANN ET LE RETOUR DE SILBERMANN

Sylvie FUJHIRA

La littérature du premier XX^e siècle accorde une place de choix aux Juifs qu'elle dépeint sous un jour plus ou moins favorable. À côté du Justin Weil de *La Chronique des Pasquier*, du Sylvain Kohn ou du Daniel Hecht de *Jean-Christophe*, de la Myriam de *Gilles*, de la Sarah de *Gustalin*, il y a le David Silbermann de Lacretelle.

Jacques de Lacretelle est un romancier et un essayiste français dont l'œuvre est aujourd'hui quelque peu oubliée. Né en 1888, Lacretelle eut une enfance cosmopolite dans un milieu protestant conformiste et traditionaliste. Après *La Vie inquiète de Jean Hermelin* (1920), Lacretelle publia en 1922 *Silbermann*, histoire d'un jeune Juif persécuté par ses camarades. Ce livre qui obtint le Prix Femina remporta un grand succès si bien qu'en 1930, Lacretelle lui donna une suite qu'il intitula *Le Retour de Silbermann*.

Ces deux œuvres sont présentées par *Le Grand Robert des Noms propres* comme *l'étude d'un individu et d'une race*¹ à travers le portrait d'un jeune Israélite qui se sent "séparé". Dans *Le Dictionnaire des Oeuvres* de Laffont et Bompiani, le narrateur est assimilé à l'auteur et nous apprenons que *Lacretelle, lui, ne ressent que de la curiosité* [à l'égard de Silbermann]. *Cette curiosité devient amicale. Mais l'amitié ne le rend pas moins clairvoyant*¹ et il trace de Silbermann un *portrait réaliste*¹. Or, nous avons une lecture différente de ces deux œuvres et nous voudrions au contraire souligner, au delà de quelques passages qui expriment une compassion certaine à l'égard de cet infortuné garçon et une vive indignation vis-à-vis du sort qui lui est fait, tout ce qu'elles véhiculent de préjugés antisémites, les uns se rattachant au vieil antijudaïsme chrétien, d'autres à la position économique des Juifs et d'autres enfin au racisme moderne.

Réputés laids, les Juifs ont été caricaturés à l'envi pendant des siècles et des siècles. Cette laideur qui serait *les stigmates de l'infamie de leur sang*² serait bien particulière. Voici, à en croire Drumont les principaux signes qui permettraient de reconnaître le Juif : *ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes, les ongles carrés,*

*le pied plat, les genoux ronds, la cheville extraordinairement en dehors, la main moëlleuse et fondante de l'hypocrite et du traître : ils ont assez souvent un bras plus court que l'autre*³. *Silbermann* n'étant pas un traité de morphologie, les descriptions de Juifs que nous donne Lacretelle ne sont malheureusement pas suffisamment précises pour que l'on puisse voir si leur physique est conforme ou non à ce qu'en dit l'auteur de *La France juive*, mais elles n'en permettent pas moins de reconnaître le "Juif" en Silbermann et les siens. Voici en effet, le portrait que le narrateur brosse de Silbermann à l'âge de 14 ou 15 ans, alors qu'il le voit pour la première fois dans la cour du lycée : *Il était petit et d'extérieur chétif. Sa figure [...] était très formée mais assez laide, avec des pommettes saillantes et un menton aigu. Le teint était pâle, tirant sur le jaune, les yeux et les sourcils étaient noirs, les lèvres charmues et d'une couleur fraîche. Ses gestes étaient très vifs et captivaient l'attention. Lorsqu'avec une mimique que l'on ne pouvait s'empêcher de suivre, il s'adressait à ses voisins, ses pupilles semblaient sauter sur l'un et puis sur l'autre. L'ensemble éveillait l'idée d'une précocité étrange*⁴.

Dans cette description, qui présente pourtant Silbermann au mieux de sa "beauté", avant que l'adolescence ne lui faisant perdre *cet air d'enfant précoce qui lui avait conféré une manière de grâce*⁵ sa laideur ne devienne de plus en plus frappante, se trouvent réunis tous les poncifs habituels sur le physique des Juifs : une constitution débile, une laideur très caractéristique, un physique de métèque et une grande mobilité d'expression. Parmi les éléments prétendument constitutifs de la laideur juive et que l'on trouve répétés à plusieurs reprises à propos de Silbermann ou des siens, il y a bien sûr, *le nez recourbé, le profil anguleux et la lèvre pendante*⁶ en un mot, un physique de Shylock, comme en est bien conscient Silbermann lui-même ainsi que le prouve la scène qui s'est déroulée à la Bourse des lapidaires. Le narrateur qui se promenait avec Silbermann remarque que celui-ci observe *un petit homme d'une cinquantaine d'années, légèrement bossu, au teint très jaune affligé d'un tic bizarre qui lui faisait à tout instant lancer la tête de droite et de gauche et qui donnait souvent de ses doigts repliés, deux petits coups fébriles sur le côté de son habit où devait être la poche de son portefeuille*. Le spectacle de cet homme fait dire à Silbermann : *Hein !... Il est beau ce Shylock, [...] Eh bien, je lui ressemble, je le sais ... Si, si je lui ressemble, c'est le même sang, c'est David Silbermann à cinquante ans, exerçant le métier pour lequel il est vraiment fait*⁷.

Silbermann père lui, a ce qu'on considère comme un physique de Juif de l'Est, c'est – à – dire un aspect un peu lourd, des yeux sans vie, de grosses lèvres et un gros nez. Le cousin semble avoir allié les deux types de physique.

À cette laideur typiquement juive, s'ajoute une autre caractéristique : les cheveux frisés⁸. Silbermann frise et l'un de ses deux condisciples juifs tente d'effacer son type

sémite pourtant beaucoup moins marqué que celui de Silbermann par une coiffure qui défrise et aplatit les cheveux⁹.

Si les hommes juifs sont bien maltraités, les femmes, elles, le sont nettement moins en vertu sans doute du préjugé qui veut que *dans cette race, les femmes [soient] beaucoup plus belles que les hommes* puisque, n'ayant pas participé à la mort de Jésus qu'elles ont au contraire secouru, elles ont échappé à la malédiction¹⁰. Toutefois, elles ne sont pas exemptes de défauts non plus.

Madame Silbermann est créditée *d'un assez joli visage aux traits fins, d'yeux noirs et allongés* (on remarquera la note exotique) de *lèvres très rouges, de gestes menus et vifs et d'un air élégant et complaisant*. Toutefois, elle est affligée *d'un renflement charnu au dessous de la nuque [qui la] prive de grâce dans beaucoup de ses attitudes*. De plus, le sourire qu'elle arbore est *si charmant, si jeune et si répété qu'il communique à la longue un peu de fausseté à sa physionomie*¹¹.

L'amie de Silbermann dans *Le Retour*, Simone Fligsheim, est quant à elle beaucoup moins favorisée puisque, si on ne peut la dire laide, son visage est trop maigre et *porte des marques de fébrilité disgracieuse*¹². En outre, elle partage avec les hommes, du moins avec ceux qui n'ont pas un physique lourd, la mobilité d'expression, la gesticulation et la volubilité, traits qui soi – disant distinguent les Juifs.

On la voit en effet, faire tout en parlant des *gestes précipités, des mouvements et des gestes fougueux* et le narrateur se souvient qu'au lycée, si quelqu'un essayait de rapporter un propos de Silbermann, il se mettait inmanquablement à gesticuler¹³. *À ce continuel besoin de s'agiter, de parler, de se mettre en évidence*¹⁴ Silbermann joint une très grande expressivité de visage : le narrateur revient plusieurs fois sur le mouvement de ses narines¹⁵, sur la mobilité de ses pupilles et leur éclat¹⁶ et sur sa bouche écumante¹⁷.

Cette très grande expressivité semble trahir un caractère passionné, une certaine fièvre intérieure, en un mot, un certain déséquilibre physique et mental.

Nous avons déjà vu employé le mot de "fébrilité" à propos de Simone Fligsheim, mais ce n'est pas tout, le narrateur continue comme suit sa description : *Elle rappelait ces figures que l'on aperçoit dans le salon d'attente des médecins, penchées convulsivement sur une vieille revue hors de saison*¹⁸, phrase qui donne vraiment l'impression de se trouver en présence d'une malade, une phthisique peut-être. Les autres Juifs mis en scène par Lacretelle ne paraissent pas non plus jouir d'une santé florissante. En effet, les parents et l'oncle de Silbermann sont semble-t-il morts prématurément. Silbermann, qui ne s'est jamais remis d'une pneumonie les rejoint à vingt-trois ans. D'ailleurs dès son adolescence, Silbermann n'était guère robuste. Le narrateur insiste à maintes reprises sur son

apparence chétive, sur la petitesse de sa taille, sur sa maigreur et sur son mépris du sport et des activités physiques¹⁹.

Or la faiblesse de sa constitution l'oppose clairement à certains de ses camarades de classe dont le narrateur brosse le portrait. Ainsi, Montclar, le chef de file des ennemis de Silbermann, est un garçon de taille moyenne et robuste, aux traits énergiques. Philippe Robin, ancien ami du narrateur est présenté comme un garçon sportif, aux manières viriles et au teint hâlé²⁰.

Cette idée que les Juifs sont pleins de tares physiques était très répandue puisqu'on la retrouve aussi bien sous la plume d'hommes comme le polémiste antisémite Drumont qui affirme dans *La France juive* que le Juif est sujet à toutes les maladies qui indiquent la corruption du sang et qu'il semble qu'il y ait en lui une sorte de peste permanente²¹ que chez des hommes comme Giraudoux qui n'hésitera pas à qualifier les Juifs étrangers de horde [...] que sa constitution physique précaire et anormale, amène par milliers dans les hôpitaux qu'elle encombre²².

Non contents d'être souffreteux, les Juifs trouvent encore moyen d'ajouter à cela une dépravation mentale qui les fait se complaire dans le morbide ! Ainsi, Silbermann, malade, ne se rase plus, ne change plus de linge, refuse qu'on fasse le ménage de sa chambre : il éprouve une telle jouissance à être si malheureux, qu'il cherche par tous les moyens à aggraver sa déchéance²³. En lisant les passages qui rapportent cette propension masochiste, on croirait vraiment se trouver en présence de propos inspirés par les écrits de l'abbé Ygouf : *Ils [les Juifs] se plaisent dans les détritits et les lamentations, comme Job sur son fumier*²⁴.

Contrairement à Philippe Robin, on remarquera que Silbermann et les siens ne sont jamais crédités d'un teint hâlé, mais d'un teint brun ou jaune²⁵. En outre, il est souvent insisté sur leurs cheveux et leurs yeux noirs²⁶, c'est – à – dire sur les traits qui peuvent les faire sentir comme étrangers. Or d'après les classifications d'hommes comme l'Allemand Meiners ou le Français Virey, les Juifs appartiennent à la race blanche c'est – à – dire à la race claire et belle²⁷ qui s'oppose au troupeau servile des autres mortels qui rampent, tristement attachés à la terre dans une vile uniformité, en d'autres termes aux races laides ou brunes ou noires²⁸. Gobineau lui-même, dans son *Essai sur l'Inégalité des races humaines* distingue trois races bien différentes : la race blanche (hommes désignés sous le nom de race caucasique, sémitique, japhétique), la race jaune [...] et la race noire [...].²⁹

Chez Lacretelle comme chez un certain nombre d'auteurs, théoriciens ou polémistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, il semble que Silbermann et les siens aient descendu dans l'échelle des races, puisque, outre les éléments relatifs au teint, il est fait allusion à la face

*un peu asiatique*³⁰ de Silbermann et que dans *Le Retour*, le cousin est comparé à un Lapon³¹. On pourrait d'ailleurs noter la contradiction qu'il y a entre la description physique des Juifs au nez soi-disant proéminent et cette assimilation à la race asiatique généralement décrite comme dotée d'une face plate ! On peut d'ailleurs se demander si c'est par hasard que Lacretelle, qui devait être encore moins familier avec les Lapons qu'avec les autres Asiatiques, a choisi de comparer le cousin à l'un d'eux ou s'il s'agit d'une réminiscence des théories de Buffon qui considérait les Lapons comme des sous-hommes, situés tout en bas de l'échelle des races, après les Noirs !

On pourrait en outre voir dans ce qu'écrit Lacretelle une influence des idées d'un Renan pour qui *la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente éternellement une combinaison inférieure de la nature humaine*³², idée qui a été reprise par des hommes comme Drumont et qui était très répandue à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. En effet, il ne fait aucun doute que le narrateur se sent supérieur à Silbermann quand il dit : *Souvent, lorsque j'étais à côté de lui, son physique, sa gesticulation, sa voix me choquaient tellement que je me comparais à Robinson isolé auprès de Vendredi*³³.

Mais ces comparaisons, pour peu flatteuses qu'elles veuillent être, se font encore avec des êtres humains, tandis que dans d'autres passages Silbermann et les siens sont comparés à des animaux. Dans *Le Retour*, on voit Silbermann lui-même rabaisser les siens. *Là-bas, quand je prenais la parole dans les Jewish Associations, je méprisais mes auditeurs, je ne voyais que leur ignorance, leur crédulité, leurs tares physiques. Et je ne pouvais m'empêcher de ricaner intérieurement à la pensée que je disais à ces têtes de moutons : " Vous qui êtes de la race élue..."*³⁴ Silbermann est comparé à une *bête faible*³⁵. On le voit se débattre *comme le tronçon d'un ver remue sous le talon*³⁶. Les sentiments qu'éprouvent Haase et Crémieux, les deux autres Juifs de la classe, font *songer aux obscurs sentiments qui agitent les chiens lorsqu'ils voient battre un de leurs semblables*³⁷. Toutes ces comparaisons n'ont rien de très élogieux puisque les animaux en question font partie des plus bêtes, des plus serviles ou des plus viles. Nous avons retenu un autre passage particulièrement éloquent, qui établit une comparaison entre Silbermann et un reptile, animal peu sympathique s'il en est : *Comme ce profil un peu animal était éclairé bizarrement par un rayon de soleil, il me fit penser aux lézards qui sur la terrasse d'Aiguesbelles, à l'heure chaude, sortent d'une fente et, la tête allongée avec un petit gonflement intermittent de la gorge, surveillent la race des humains*³⁸. Dans ce passage, Silbermann paraît ne pas appartenir à la race humaine qu'il surveille de l'extérieur. Or, c'était une idée courante au Moyen Âge que le Juif était *un être corporellement différent des autres hommes, qu'il appartenait à quelqu'autre règne que celui du genre humain*³⁹. Ainsi, d'après

Ibn Varga, en Espagne, à son époque, *le Chrétien [...] [croyait] que le Juif n' [était] qu'un animal sous forme humaine et que son âme [irait] dans la région inférieure de l'enfer*⁴⁰. Et beaucoup plus près de Lacretelle, des hommes comme Drumont, toujours lui, distillaient leur venin en affirmant que : *Le Juif est un être très particulier, organisé d'une façon distincte de la nôtre, fonctionnant tout à fait en dehors de notre fonctionnement à nous, ayant des aptitudes, des conceptions, un cerveau qui le différencient absolument de nous*⁴¹.

Bien sûr, on ne saurait croire sans malhonnêteté qu'un homme comme Lacretelle ajoutait à la lettre foi à ce genre de croyances, mais il nous faut bien constater malgré tout qu'il insiste à maintes reprises sur l'étrangeté et la singularité de Silbermann⁴². En effet, tout ce qui a trait au jeune Juif est hors du commun. Ainsi, nous avons relevé pas moins de cinq emplois des adjectifs "étrange", "bizarre" et "extraordinaire" se rapportant au physique, au comportement, aux conceptions ... de Silbermann. Par trois fois, le narrateur insiste sur le fait qu'il ne peut être comparé à personne et par deux fois, il le qualifie de "prodige" et utilise à son sujet l'adjectif "singulier". Les adjectifs "rare", "original", "particulier" et "curieux" sont quant à eux utilisés une fois chacun. Sans doute, comme beaucoup d'hommes de son époque, l'auteur ressentait-il les Juifs comme Silbermann, comme des êtres différents, des êtres étranges parce qu'étrangers. D'ailleurs, dans le livre, si Silbermann focalise toutes les haines de ses condisciples, alors que Haase et Crémieux ne semblent pas avoir à subir avanies et brimades, c'est probablement parce qu'il n'est pas établi en France depuis aussi longtemps qu'eux et qu'il y a du nomade en lui.

En effet, le grand-père de Silbermann est parti de Pologne pour s'établir en Allemagne. Son père a quitté ce pays pour venir en France tandis que son oncle Joshua gagnait les États-Unis. Tous deux parlent d'ailleurs la langue de leur pays d'accueil avec un accent étranger. Silbermann, lui, est né en France et entend y rester puisqu'il affirme : *Je veux rompre avec cette vie nomade, m'affranchir de ce destin héréditaire qui fait de la plupart d'entre nous des vagabonds*⁴³.

La situation de la famille de Silbermann, dont la généalogie ne peut remonter plus haut que la génération de ses grands-parents, est tout à fait différente de celle de la famille du narrateur, dont les grands-parents ont un domaine à Aiguesbelles près de Nîmes, domaine qu'ils mettent en valeur et qui fait d'eux des "terriens"⁴⁴. Chaque année, le narrateur va y passer ses vacances d'été, répétant des gestes que sa mère avant lui a déjà accomplis, comme de manger les figues d'un vieil arbre. Et tandis que de la fenêtre de sa chambre, il embrasse du regard tout le domaine de ses grands-parents, planté de vigne, de mûriers,

d'oliviers et doté d'une bergerie, le narrateur prend conscience d'être un "enraciné", même si le mot n'est pas employé, et à *considérer cette graisse de la terre dont Dieu [l'a] pourvu, [il est] exalté par un sentiment de reconnaissance*⁴⁵. Dans ce domaine, les jours et les activités semblent se suivre et se ressembler d'une façon immuable. Les vacances passées à Aiguesbelles paraissent être pour le narrateur un retour aux sources et l'occasion de puiser de nouvelles forces morales et spirituelles.

Au contraire, Silbermann, pendant ses vacances, voyage à travers la France ou à l'étranger, puisqu'on le voit à Weimar aussi bien qu'à Chinon, Amboise ou Houlgate, visitant églises et monuments.

Et l'on pourrait penser que Silbermann va se fixer enfin et que l'errance de sa famille va prendre fin avec lui, mais les brimades dont il est l'objet et les problèmes de son père avec la justice l'obligent à quitter le lycée et à partir pour les États-Unis où il passe quelques années avant de revenir en France.

Et à propos de Silbermann et des siens, sont évoqués tour à tour, les gens du cirqué, les Bohémiens et un marchand ambulant espagnol⁴⁶. Or, les gens du voyage et particulièrement les Bohémiens, ont mauvaise presse : considérés comme appartenant à des *tribus sans racines*⁴⁷, les Bohémiens, qui sont toujours par monts et par vaux, sont redoutés et accusés de vivre de rapines et d'être des voleurs d'enfants. Ils sont en outre supposés connaître certains secrets et certaines pratiques qui s'apparentent à la magie.

Ce nomadisme des Juifs, leur errance perpétuelle pose le problème de leur fidélité au pays qui les accueille. Pour les antisémites, le Juif est par nature un traître *pour le pays où il a posé sa tente de nomade*⁴⁸. Et chez Lacretelle, on retrouve bien cette idée, lorsque Silbermann fait ses adieux au narrateur. Voici ce qu'il dit : *De quelle nationalité seront mes enfants ? Je n'en sais rien et ne m'en soucie pas. Pour nous ces patries-là ne comptent guère. Où que nous soyons fixés à travers le monde, n'est-ce pas toujours en terre étrangère*⁴⁹? Et dans *Le Retour* l'auteur fait dire au cousin d'Amérique que son père proclamait qu'il était premièrement citoyen américain mais qu'il avait besoin d'héroïsme pour dire premièrement⁵⁰. Et on le voit continuer à aimer en secret la religion de ses pères, bien qu'en apparence, il se soit efforcé de rompre avec les traditions juives. Et ici, c'est la vieille accusation de "marranisme", c'est-à-dire l'accusation de judaïser en cachette que l'on retrouve sous une forme modernisée.

En outre, Silbermann ne semble pas avoir un très fort sentiment d'appartenance à la communauté française et ce sentiment fluctue en fonction de sa situation. En effet, s'il utilise au début le "nous" pour parler des Français et accole à "pays" le possessif "notre"

pour désigner la France⁵¹, quand s'accroissent ses problèmes au lycée, il emploie le "vous" et le "votre", ce qui n'échappe pas au narrateur qui observe qu'il semble s'être *retranché de notre nation*⁵². Dans *Le Retour*, après ses échecs américains, il se revendique comme Juif français⁵³.

Un dernier élément qui permet de douter de la fidélité d'un Juif comme Silbermann au pays dans lequel il réside est les sympathies sionistes qu'il semble entretenir, secrètement quand il est en France où il reçoit un journal intitulé *La Sion future* qu'il dissimule derrière une rangée de livres dans sa bibliothèque⁵⁴; plus ouvertement quand il est en Amérique, où d'après son cousin, il caressait *une chimère telle que l'exode de tous les Juifs dans une contrée abandonnée mais qu'il prétendait extraordinairement fertile*⁵⁵.

À ce nomadisme géographique, il faut en ajouter un autre, celui de l'esprit. En effet, Silbermann est ce qu'on pourrait appeler avec Louis Veuillot "un vagabond d'esprit"⁵⁶. Et c'est ce que sent bien le narrateur quand il attribue la facilité d'assimilation de Silbermann à *l'aisance d'un esprit libre de toute attache*⁵⁷, tandis que lui, le chrétien, est dans un premier temps au moins, limité par son enracinement. De surcroît Silbermann dont *l'esprit mobile*⁵⁸ est en perpétuel mouvement passe d'un engouement à un autre sans méthode⁵⁹ et son *enthousiasme désordonné* fait passer le narrateur qui l'écoute, sans transition *d'un sonnet de la Pléiade à un conte de Voltaire ou à un chapitre de Michelet*⁶⁰.

Voyons maintenant quels fruits peut porter ce nomadisme dans le domaine de l'intelligence.

Silbermann, en bon stéréotype de Juif, semble mépriser les activités physiques et sportives⁶¹, telles que les jeux de cour de récréation et vouer un véritable culte à l'intelligence puisque, comme le dit le narrateur : *Un mot qu'il semblait adorer revenait souvent dans sa conversation : "l'intelligence". Et il le prononçait avec un sentiment si impétueux qu'on voyait apparaître à ses lèvres une petite bulle d'écume*⁶². Par son goût pour les choses de l'esprit, Silbermann s'oppose radicalement à un garçon comme Montclar, le chef de ses persécuteurs qui semblait éprouver une sorte de haine à l'égard des professeurs *comme s'il y eut un ancien compte à régler entre lui et l'homme qui instruit*⁶³. Il s'oppose aussi à un homme comme Marc Le Hellier, l'oncle de Philippe Robin, pour lequel un assaut d'escrime développe mieux le cerveau qu'aucune étude et savoir donner un coup de poing est plus utile que ce qu'on enseigne en classe⁶⁴ !

L'arme que préfère Silbermann, en garçon chétif, c'est la parole dont il se sert comme d'une arme pour se défendre ou attaquer. Il adore la discussion et aime par dessus tout

intervenir dans les joutes verbales. Il se plaît aussi à s'entretenir avec les professeurs au lieu d'aller jouer dans la cour de récréation.

Dans *Silbermann*, le narrateur encense l'intelligence de son ami qu'il place au-dessus de celle de tous les gens qu'il connaît. Voici ce qu'il dit à la fin du livre : *il n'y avait point d'intelligence autour de moi qui ne me parût dénuée et sans force*⁶⁵. On le voit par ailleurs s'émerveiller de la facilité au travail de Silbermann, de sa promptitude de jugement, de l'art qu'il a de qualifier en une phrase le sujet d'une œuvre. Cet art lui vient du caractère pratique de son intelligence, caractère qui fait partie de la panoplie des banalités ressassées sur l'esprit juif. Ce caractère pratique lui permet par exemple de simplifier et de rendre accessible ce qui est élevé. D'ailleurs, pour Silbermann, les beautés de l'esprit ont quelque chose de concrèt et semblent comme une argile à modeler. Mais l'intelligence du jeune Juif est surtout servie par son application et une mémoire remarquable qui lui permet notamment de mémoriser nombre d'extraits d'œuvres diverses.

En dépit de ce que nous venons de dire de l'intelligence de Silbermann l'idée que seul l'homme blanc, qui est devenu l'aryen au XIX^e siècle, est inventif et ingénieux⁶⁶ et que *les Juifs sont plagiaires en tout*⁶⁷ comme le disait déjà Voltaire est bien présente chez Lacretelle⁶⁸, même si on ne peut guère la déceler à la seule lecture de *Silbermann*. C'est en effet dans *Le Retour* qui n'est qu'un long dénigrement et un long rabaissement des facultés intellectuelles de Silbermann que se trouve confirmé le soupçon de plagiat. Voici ce que nous révèle le narrateur quand il retrouve et lit les numéros de la revue publiée par son ancien ami. *Alors que Silbermann nous avait tant de fois émerveillés, dans ses compositions scolaires, par une langue souple, adroite, imitée des meilleurs maîtres, il s'était exprimé là par des phrases longues et lourdes, chargées de métaphores désordonnées. Je me pris à penser que sa manière d'autrefois n'était qu'un habile pastiche*...⁶⁹ Et Silbermann lui-même, après avoir commencé une suite de récits sur l'Amérique, se fait relire ce qu'il a dicté et juge ce qu'il a produit en ces termes : *Ce n'est pas du français ça, dit-il, c'est du juif, esprit et style*⁷⁰.

D'ailleurs, l'intelligence de Silbermann s'est transformée en "habileté" dans *Le Retour* et il avoue lui-même n'avoir été qu'un imposteur : *Je n'ai été qu'un de ces petits rabbis précoces qui, à dix ans, connaissent la thora par cœur et sont capables de la copier tout entière ou de discuter des heures sur un mot. Voilà pourquoi j'ai été quatre fois premier. Mais quand il s'est agi de créer quelque chose, d'écrire un livre, rien, rien... c'est le chrétien qui l'a fait*⁷¹.

Et dans la série d'articles qu'il a écrits sur *L'affaire Dreyfus et l'évolution de notre pays*, ce n'est pas seulement pour la forme que Silbermann se révèle décevant, c'est aussi pour le fond. En effet, d'après le narrateur, il ne fait montre d'aucune objectivité et s'il fait preuve

de *subtilité*, il n'en raisonne pas moins faux⁷². D'ailleurs ici, *subtilité* n'est pas à prendre dans une acception positive ; c'est dans son sens d'argutie, de chicane ou pour parler plus vulgairement de "coupage de cheveux en quatre" qu'il est à interpréter.

Si son esprit est resté stérile, c'est d'abord parce que loin d'avoir été aussi remarquable que ne se l'était imaginé le narrateur, il n'était que très précoce et ne s'est plus développé par la suite. En outre, Silbermann n'a pas pu assimiler tous les trésors de la littérature française que sa mémoire fabuleuse lui avait pourtant permis d'ingurgiter et qu'on lui voit vomir avant de mourir. Et ici, se pose la question de savoir pourquoi le jeune Juif n'a pas pu les assimiler. Sans doute parce qu'entre ces bijoux et lui, il y avait une absolue incompatibilité de nature et que ces richesses ont été comme des perles jetées à un pourceau. À l'appui de cette hypothèse, rappelons l'avertissement qu'a reçu le narrateur lors de sa première conversation avec Silbermann. En écoutant son camarade parler avec familiarité du "père Hugo", il a un mouvement de recul en se souvenant d'un marchand de fruits qui passe à Aiguesbelles. La cuisinière, qui n'aime pas ce commerçant ambulant, déplore toujours qu'une si belle marchandise soit touchée par de telles mains. Or, au delà du rapprochement marchand espagnol / Juif étranger, le narrateur n'a-t-il pas intuitivement compris la différence de nature qu'il y a entre la littérature (la marchandise) et un garçon comme Silbermann⁷³?

De surcroît, on peut penser que la négativité de son esprit, autre lieu commun de la propagande antisémite, qui le pousse à tout contredire critiquer ou relativiser⁷⁴ comme le lui reproche le narrateur qui l'accuse plus ou moins de lui avoir gâché le plaisir de la lecture et de la découverte par son habitude de rabaisser toute qualité et d'exercer son esprit critique à tout propos, ne favorise pas le passage à la réalisation d'une œuvre constructive.

Enfin, c'est par sa judaïté même que Silbermann est handicapé : dans l'épisode Leboucher, ce garçon qui était un véritable âne, mais qui a pu écrire un ouvrage devant la beauté duquel, Silbermann le stérile est obligé de s'incliner, on retrouve l'idée émise par André Gide au sujet de Léon Blum : *Il me suffit que les qualités de la race juive ne soient pas des qualités françaises et lorsque ceux-ci [les Français] seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux en tous points que les Juifs, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux-mêmes !*⁷⁵

En résumé, dans le domaine de l'intelligence, le Juif Silbermann paraît bien décevant puisqu'après le feu d'artifice de son adolescence, il n'est plus capable de produire la moindre chose de valable. Voyons maintenant comment se débrouillent les Juifs dans le

domaine économique, et s'ils s'y révèlent plus productifs.

Les Juifs sont traditionnellement accusés de vivre au détriment des Chrétiens qu'ils tromperaient et voleraient. Rappelons à ce sujet les paroles d'une chanson populaire allemande du XVIII^e siècle : *Et ce qu'on vole, et ce qu'on pille / Tout cela se retrouve chez lui [le Juif]*⁷⁶ qui exprime la croyance en la fourberie congénitale des Juifs, croyance qui était partagée par toutes les classes de la société comme le montre la phrase de Frédéric-Guillaume : *Le Juif le plus honnête est un escroc*⁷⁷. Et pour le XIX^e siècle, citons cette phrase de Proudhon : *Le Juif est par tempérament antiproduit, ni agriculteur, ni industriel, pas même vraiment commerçant. C'est un entremetteur toujours frauduleux et parasite*⁷⁸, et cette autre de Drumont qui à propos des Juifs parle de *race abjecte qui ne vit que de trafics honteux*⁷⁹. Or que constate-t-on dans *Silbermann*? Que le père de David, qui est comme par hasard commerçant, plus précisément antiquaire, a des problèmes avec la justice pour avoir vendu comme *authentiquement anciens des objets qui ne le sont pas*⁸⁰ et pour avoir recélé des objets volés. La culpabilité de Silbermann père vient corroborer ce qu'avait affirmé au début l'oncle de Philippe Robin, à savoir qu'à la base d'une fortune juive, il y a généralement quelque canaillerie⁸¹, avertissement dont n'avait pas voulu tenir compte le narrateur. À propos de cette phrase, nous devons souligner la ressemblance qu'elle a avec une phrase que l'on trouve chez Toussenel dans son fameux *Juifs, rois de l'époque* et que voici : *Je ne sais pas les grandes choses qu'a faites le peuple juif, n'ayant jamais lu son histoire que dans un livre [...] où toute grande fortune débute invariablement par la fraude et par la trahison*⁸².

Pour éviter les graves conséquences que pourrait avoir cette malhonnêteté de son père, Silbermann entreprend une démarche en sa faveur auprès du narrateur dont le père, juge d'instruction, a été chargé du dossier, en lui demandant qui pourrait faire pression sur son père. Et en échange d'une promesse d'avancement de la part d'un député influent, le père du narrateur rend des conclusions favorables à l'antiquaire dont il sait pourtant pertinemment que la culpabilité est certaine.

Ainsi donc, non content de nous montrer Silbermann père sous les traits d'un commerçant véreux, Lacretelle nous le dépeint aussi comme un homme qui n'a pas hésité, par intérêt, à suborner un magistrat.

Cette malhonnêteté dont sont accusés les Juifs, est destinée en partie à expliquer leur richesse ou du moins la richesse qu'on leur prête en généralisant la situation d'une élite à l'ensemble de la communauté. Car bien entendu, il est plus rassurant et plus agréable d'expliquer la réussite des Juifs par des pratiques douteuses que par leur ardeur au travail,

leur sens des affaires et d'autres qualités encore. Tout d'abord à propos de la richesse, remarquons le nom que Lacretelle a choisi à son héros "Silbermann" : en allemand, "silber" signifie "argent" et "mann" "homme" : on ne saurait guère être plus explicite ! En outre, il apparaît clairement que la famille de Silbermann est riche. Il vit avec ses parents dans un luxueux appartement du quartier de La Muette, quartier huppé qui est à ses dires *une véritable juiverie*⁸³. Les pièces d'apparat en sont somptueusement meublées d'objets anciens qui, étalés de cette manière, évoquent une richesse de parvenus. Le narrateur qui n'est pourtant pas issu d'un milieu défavorisé et qui fréquente les maisons de familles bourgeoises comme celle du notaire Robin, un grand nom de la bourgeoisie parisienne, avoue qu' *[il n'avait] jamais pénétré dans une maison contenant tant de richesses*⁸⁴ et que la vue de ces pièces lui donna un sentiment d'humilité. L'oncle de Silbermann qui vit en Amérique, a une importante maison de courtage en pierres précieuses. Le père de Haase est banquier, celui de Crémieux est député. On le voit, Lacretelle n'est pas sorti des stéréotypes qui veulent que les Juifs soient *spéculateurs, usuriers, brocanteurs, syndics de faillite, ergoteurs, politiques*...⁸⁵.

Ainsi donc, l'auteur a présenté une partie de ses Juifs sous les traits de riches parvenus aux pratiques douteuses mais il ne les a pas montrés comme des "capitalistes" détenant tout le pouvoir économique et exploitant leurs ouvriers. En effet, l'auteur, appartenant aux classes supérieures de la société, puisqu'il est issu d'une famille de diplomates, était à même de juger de l'importance réelle des Juifs dans l'économie. En outre, l'antisémitisme économique sous sa forme anticapitaliste étant un antisémitisme d'essence plutôt populaire qui avait été repris et exploité avec plus ou moins de succès par les différents théoriciens et utopistes socialistes, ne devait guère être ressenti par les milieux que fréquentait Lacretelle.

Les autres Juifs qui nous sont présentés, sont des hommes et des femmes comme Silbermann, des gens que l'oncle et le cousin d'Amérique appellent des Juifs romantiques⁸⁶, c'est-à-dire des intellectuels rêveurs, des *vendeurs de mots*⁸⁷ qui veulent refaire le monde. Ces Juifs-là, ne sont pas moins parasites que leurs frères commerçants, mais c'est aux frais de ceux de leur communauté qu'ils vivent. Ainsi Silbermann, après avoir vécu de la générosité de son oncle, vit de celle de ses amis Simone et Herfitz.

Et ici, il nous faut souligner qu'alors que le Juif est traditionnellement dépeint comme cupide et avare, dans l'œuvre de Lacretelle, ce reproche n'est jamais adressé à Silbermann et aux siens. Au contraire, Silbermann qui a beaucoup d'argent de poche, se montre très généreux avec le narrateur⁸⁸. L'oncle Joshua prend son neveu entièrement à sa charge. Le

pianiste Herfitz, qui a été aidé dans son enfance par des notables juifs aide à son tour Silbermann et Simone dans la mesure de ses moyens.

Mais ce qu'on peut reprocher en revanche, à Silbermann, c'est d'être un traître à sa classe : alors qu'il appartient à la classe possédante, on le voit, encore adolescent, se joindre à une manifestation ouvrière à Paris, rêver d'une nouvelle société et affirmer sa croyance en l'amélioration du sort de l'humanité et au bonheur universel⁸⁹. Et là, c'est le thème du Juif révolutionnaire visant au renversement de l'ordre établi que l'on retrouve. Et si, à la fin du XIX^e siècle, prévalait surtout le thème du Juif qui *a confisqué la Révolution à son profit et qui en a été le seul bénéficiaire*⁹⁰, à partir de la Révolution russe, c'est le thème du Juif fomentateur de révolution qui vient raviver et renouveler la peur du "complot juif"⁹¹. Aux États-Unis, Silbermann participe ainsi à des réunions politiques et fait de la propagande parmi les ouvriers, rêvant non seulement d'améliorer leur condition mais aussi de les faire se regrouper en grandes coopératives de travailleurs.

Traître à son milieu, Silbermann l'est aussi à sa famille, puisqu'on le voit par le biais de tracts, tâcher de soulever ouvriers joailliers et employés des courtiers contre leurs patrons, à un moment où la situation du commerce était particulièrement mauvaise. Or parmi ces patrons, se trouvent son oncle et son cousin. Dans cette attitude de Silbermann, se révèle le fameux goût de la destruction que l'on prête aux Juifs, goût si vif qu'il s'exerce même au détriment de leurs intérêts.

Plus que l'argent donc, les Juifs de Lacretelle semblent aimer la domination, idée qui n'a d'ailleurs rien d'original puisqu'on la trouve formulée sous diverses formes jusqu'à ce que, près de nous, le Général de Gaulle parle des Juifs comme *d'un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur*⁹². Et si leur attitude peut souvent paraître humble, ce n'est que dissimulation et habileté pour parvenir à leurs fins. Ainsi, l'attitude de Silbermann à l'égard des professeurs est-elle faite de flatterie et de feinte humilité⁹³. En revanche, il a un comportement dominateur avec ses camarades. Ayant adopté *deux ou trois garçons vers lesquels il allait dès qu'il les avait aperçus, avec des gestes qui commandaient [...] il se mettait à discourir en maître parmi eux, le verbe haut et assuré*⁹⁴. Dans le couple Silbermann / le narrateur, il ne fait aucun doute que c'est Silbermann le maître : c'est lui qui impose ses goûts, et le narrateur avoue que quand Silbermann parlait, *sa voix avait des inflexions si persuasives que par moments, [il se sentait] dominé par lui aussi bien que s'il eût posé sa main sur [sa] tête*⁹⁵. En cours, il cherche à se mettre en avant et à étonner la classe. Et d'après le narrateur, *à ces moments, il semblait nous considérer de même qu'un maître son troupeau d'esclaves*⁹⁶. De plus, on le voit fréquemment se comporter avec fierté ou orgueil et

manifester une attitude ironique, narquoise voire méprisante⁹⁷.

Son goût pour la domination se traduit aussi chez Silbermann par sa prédilection pour les *points de vue qui dominant Paris et d'où il pouvait contempler la ville à ses pieds*⁹⁸. Il est enfin confirmé par les aveux mêmes de Silbermann qui, juste avant son départ pour l'Amérique fait des confidences au narrateur et lui dévoile le *secret* des siens, en parlant de ce que feront ses enfants. Voici ce qu'il révèle : *Si c'est la puissance de l'argent qui prime toutes les autres, ils suivront la même voie que leurs pères. Si cette souveraineté est ébranlée, si un principe nouveau vient bouleverser l'ancien ordre, alors ils changeront de profession, de nom, et ils exploiteront les idées régnantes, tandis que vous autres, pauvres niais, vous vous y opposerez ou vous les subirez, mais vous ne les utiliserez pas*⁹⁹.

Cet esprit pratique et utilitaire que leur prête, après bien d'autres Lacretelle, met en lumière l'éloignement des Juifs de tout ce qui est spirituel et leur matérialisme. En effet, quand ils ne sont pas riches et mercantiles, ils rêvent comme Silbermann *d'assurer le paradis matériel de l'humanité*¹⁰⁰. Par ailleurs, leur matérialisme transparaît dans leur sensualité. Dans *Silbermann*, plusieurs passages soulignent la sensualité du jeune Juif¹⁰¹ : on le voit caresser la reliure d'un livre ; en lisant des vers de Ronsard, *ses narines se dilatèrent comme piquées par l'odeur des foin et des larmes de plaisir emplirent ses yeux*¹⁰². Plus loin, Silbermann définit l'esprit juif comme un *instinct de jouissance immédiate*¹⁰³. Dans *Le Retour*, Herfitz nous est présenté comme suit : *Herfitz avait un cœur porté aux générosités matérielles, mais c'était un de ces êtres, esclaves de leurs sensations, pour qui tout doit, s'ils viennent à le désirer, se momayer en jouissances. Il disait souvent que réfréner une impulsion sensuelle devait être une souffrance intolérable, mais qu'il ne l'avait jamais connue*¹⁰⁴. Cette sensualité et cet appétit de jouissance placent un Herfitz aux antipodes du narrateur adolescent qui lui se complaît au contraire à brider ses désirs, à vaincre ses passions et à obéir à une morale exigeante. Il s'estime investi d'une *mission* auprès de Silbermann¹⁰⁵, *mission* qu'il s'efforce d'accomplir, quelque difficile qu'elle soit et quelque déplaisir qu'elle doive lui apporter.

Après avoir vu toutes ces caractéristiques de la personnalité de Silbermann, caractéristiques qu'il a en commun avec les siens, force est de se demander comment le narrateur a pu devenir l'ami de ce garçon qui semble finalement assez peu sympathique et qui plus est ne fait guère montre de gentillesse à son égard.

Pour tâcher d'expliquer cela, commençons par rappeler que le narrateur se présente lui-même comme étant plutôt *sensible à ce qui se joue dans l'imagination*¹⁰⁶ et comme ayant beaucoup de scrupules de conscience. Il est de plus timide, puérile et naïf. Or, d'après les

théoriciens antisémites, c'est parce qu'il est naïf que l'Aryen se laisse séduire et tromper par le Juif. En outre, c'est au sortir du temple, plein d'une exaltation qui le fait rêver *d'une amitié où se mêlaient indistinctement une alliance mystique, une entente intellectuelle et un dévouement de toute [sa] chair*¹⁰⁷ que le narrateur rencontre Silbermann et qu'il fait le serment d'être son ami, alors qu'il avait tout intérêt à rester celui de Philippe Robin. Animé par une sorte de goût du sacrifice et de l'héroïsme, le narrateur, tel un preux chevalier, reste envers et contre tout et tous fidèle à son serment jusqu'au départ de Silbermann. Or l'esprit chevaleresque est justement un des traits distinctifs que les antisémites prêtent aux Aryens. Lié par ce serment, le narrateur ne faillit jamais à sa tâche en dépit des avertissements qu'il reçoit de Philippe Robin, de ses parents et même de son intuition et des désagréments que lui cause son amitié pour Silbermann.

Mais l'esprit chevaleresque et chrétien, de même que la naïveté, s'ils peuvent expliquer le serment et son respect, ne suffisent pas à expliquer la véritable fascination que Silbermann a exercée sur le narrateur. Cette subjugation, puisqu'elle ne peut guère s'expliquer rationnellement est sans doute due à l'intervention de forces surnaturelles, forces surnaturelles grâce auxquelles, les Juifs, selon leurs détracteurs, peuvent dominer les Chrétiens.

Il nous faut d'abord attirer l'attention sur l'insistance avec laquelle le narrateur nous fait savoir combien il admirait Silbermann, combien il était *captivé, émerveillé, fasciné, ébloui, transporté, charmé, enivré*... par Silbermann, ses propos ou ses facultés¹⁰⁸. Et, quand, juste avant le départ du jeune Juif, le narrateur rentre chez lui très tard, sans s'excuser et refuse de donner des explications à ses parents très inquiets, voici ce qu'il écrit : *Est-ce réellement moi, pour qui la règle du foyer fut toujours un évangile, qui rentre de la sorte, le visage hagard et sans un mot d'excuse ? Est-ce moi, si épris des traits sereins de ma mère, qui les laisse ainsi désolés par l'anxiété et la peine ? Est-ce moi, si respectueux envers mon père et si soumis, qui repousse sa demande d'explication avec un tel accent que mon père, décontenancé bat en retraite ? Oui, ces scènes furent réelles ; mais elles avaient la teinte d'un rêve ou plutôt, il me semblait qu'elles s'enchaînaient hors de ma volonté*¹⁰⁹. On a donc l'impression que du temps de son amitié avec Silbermann, le narrateur n'était pas réellement lui-même, qu'il ne savait pas exactement ce qu'il faisait, comme s'il avait agi sous l'empire de quelqu'envoûtement.

Il est d'ailleurs un passage dans lequel Silbermann apparaît clairement comme un magicien. En effet, quand il récite la première scène *d'Iphigénie*, c'est comme si un génie mystérieux habitait en lui et faisait naître les images devant les yeux du narrateur. Et pour être sûr que le lecteur comprenne bien qu'il y avait là quelque chose de vraiment

surnaturel, l'auteur fait dire au narrateur : *Et comme je le contemplai longuement au point d'être fasciné, il me fit songer avec son teint jaune et sous le bonnet noir de ses cheveux frisés, au magicien de quelque conte oriental qui détient la clef de toutes les merveilles*¹¹⁰. En outre, dans *Le Retour*, Silbermann est comparé à un prestidigitateur¹¹¹. Et cette idée que les Juifs sont dotés de pouvoirs surnaturels est une idée ancienne, qui était très commune au Moyen Âge et que l'on retrouve au XIX^e siècle, même chez un homme comme Nietzsche qui attribuait aux Juifs des pouvoirs quasiment surhumains qu'il rattachait à leur constitution héréditaire, à leur "sang"¹¹². Ces pouvoirs surhumains semblent aux yeux de beaucoup être des pouvoirs sataniques que le Diable aurait conférés aux Juifs, esprits du mal et ses suppôts les plus fidèles, dans le but d'abattre Dieu et la religion. Or, avec l'avènement de la "gueuse", les tenants de l'ordre traditionnel se sentent persécutés et voient partout la main de l'athée, du Juif et du franc-maçon. C'est ainsi que dans *La France juive*, Drumont écrit : *Partout, vous retrouvez le Juif essayant de détruire directement ou indirectement notre religion. Le divorce est d'institution juive, le Juif Naquet fait passer le divorce dans nos lois. Nos belles cérémonies funèbres irritent les Juifs, c'est un ingénieur du nom de Salomon qui se met à la tête d'une société pour la crémation qu'il voudrait rendre obligatoire. C'est un Juif, Camille Sée, qui organise les lycées de jeunes filles, de façon à exclure tout enseignement religieux.....*¹¹³

Et pour en revenir à Silbermann, plusieurs rapprochements révélateurs sont opérés par Lacretelle. Ainsi, quand Silbermann vient pour la première fois déjeuner chez les parents du narrateur, on voit la mère de celui-ci envisager le jeune Juif avec crainte, *comme si elle avait soupçonné dans cette rare activité intellectuelle un principe diabolique*¹¹⁴. Dans un autre passage, alors que Silbermann a été agressé à la sortie du cours pendant lequel il a récité un extrait de *Dieu* de Victor Hugo, poème dans lequel l'existence de Dieu est mise en doute et qui semble blasphématoire à ses camarades, le narrateur voit l'ombre de Silbermann dessiner sur le sol *une silhouette mince et biscornue*¹¹⁵. Or "biscornu" signifie étymologiquement "qui a deux cornes" et les cornes sont justement un des attributs traditionnels du diable, avant de devenir celui des Juifs dans l'Allemagne médiévale. Quelques lignes plus loin, voici ce qui nous est dit : *Ses pupilles avaient repris leur vie et leur mobilité. Je croyais les voir sauter sur la cornette blanche de la sœur et sur les statuettes religieuses comme de noirs petits démons*¹¹⁶. À ces "faits" qui sont en réalité le fruit de l'imagination, correspondent des paroles et des actes qui montrent combien les Juifs sont ennemis de la religion chrétienne. Après sa récitation de *Dieu*, Silbermann, victime d'un croc-en-jambe, se rend, escorté de son chevalier servant, à l'infirmerie où la sœur-infirmière s'occupe gentiment de lui : or il ne trouve rien de mieux que de partir sans

la prévenir et de la singer, ce qui fait revenir à la mémoire du narrateur la parole évangélique *race incrédule et perverse*¹¹⁷. Plus loin, Silbermann, témoin d'une réunion de sommités du monde catholique à la veille de la Séparation des Églises et de l'État, se réjouit à l'idée de la fin du règne de la papauté sur la France. Le narrateur comprend alors, que ces adversaires abattus sont si proches de lui qui est pourtant protestant que leur ruine l'atteigne¹¹⁸. À cette occasion, on voit bien que l'amitié entre Silbermann et le narrateur a quelque chose de contre-nature, et qu'ils appartiennent à deux mondes différents.

Il faut enfin ajouter à cela que les trafics de Silbermann père ne se contentent pas d'être douteux, ils sont en plus sacrilèges puisqu'ils portent sur des objets qui proviennent de diverses petites églises de campagne.

Que les Juifs soient les ennemis des Chrétiens et se sentent en guerre contre eux ressort bien du récit du premier concert public important donné par le pianiste Herfitz : *Il se vit dans cette grande salle, sur une estrade, dominant tous ces gens soumis et attentifs, et il se dit que c'était sa victoire, la victoire du Juif sur les Chrétiens*¹¹⁹.

Et bien sûr, qui dit ennemi de Dieu et de la religion, dit aussi ennemi de l'ordre familial et social traditionnel présenté comme conforme à la volonté divine et ennemi du genre humain.

Nous avons évoqué précédemment la figure du Juif subversif, *ingénieur en chef des révolutions*¹²⁰ selon le mot de Gougenot des Mousseaux. Nous allons donc ici nous contenter de parler de l'ordre familial.

Alors que dans la famille du narrateur, c'est le principe d'autorité qui règne et que la soumission des enfants, même adultes, à leurs parents et le respect sont la règle, — même si par la faute de Silbermann ces règles ont été bafouées — dans la famille de Silbermann, il en va semble-t-il tout à fait différemment puisque l'on voit Silbermann parler d'égal à égal avec ses parents : *On lui demandait son avis, il avait le droit d'interroger, de contredire et ne se privait pas de la discussion. On eût dit un jeune roi*¹²¹. Il va même jusqu'à manifester son mépris à certains propos de son père. La situation est si extraordinaire pour le narrateur par rapport à la situation qu'il connaît dans sa famille, que *ces trois êtres [lui] parurent unis moins par les liens de la famille que par ceux d'une association ou, si l'on veut, par les lois d'une même tribu*¹²². Cette organisation "démocratique" de la famille semble d'ailleurs vouée à l'échec puisqu'on la voit éclater : le fils part aux États-Unis, les parents divorcent et la mère se remarie.

À ce propos, il faut bien remarquer que les femmes juives n'ont pas le beau rôle,

puisque les deux femmes qui sont mises en scène ne sont pas fidèles. En effet, la mère de Silbermann, qui est semble-t-il plus mondaine que bonne mère ou bonne épouse — elle laisse son fils dormir dans une chambre tout en désordre ; elle ne s'intéresse pas aux occupations de son mari — non contente d'avoir divorcé, se remarie avec un non-Juif, oncle du principal persécuteur de son fils. Quand David est aux États-Unis, elle ne se soucie guère de lui, même si elle lui envoie une pension jusqu'à ce qu'il la renie ! Quant à Simone Fligsheim, une intellectuelle, elle a certes soigné Silbermann avec beaucoup de dévouement, mais cela ne l'a pas empêchée de le tromper avec le pianiste Herfitz. Et maintenant, bien qu'elle soit mariée, elle ne peut oublier Silbermann comme le souligne complaisamment Lacretelle quand il nous apprend par l'intermédiaire du narrateur qu'en réalité, l'histoire de Silbermann *était aussi la sienne, et même, sans doute, la seule qui comptât dans son cœur, bien que, je l'ai dit, elle fût mariée*¹²³.

Au contraire, la famille traditionnelle résiste à toutes les tempêtes. À cause de Silbermann, le narrateur s'est certes éloigné des siens et après le départ du jeune Juif, voici le constat qu'il dresse : *Mais c'était dans notre foyer que les ruines causées par Silbermann étaient le plus sensibles. Là, tous mes dieux étaient renversés. Les idées en honneur, nos petites lois domestiques, notre conception du beau, tout avait perdu son prestige. Et l'autorité de mes parents devait bientôt subir une déchéance pareille*¹²⁴. Mais quelque désespérée que puisse nous paraître la situation, elle n'a rien d'irréversible puisque l'on assiste à la fin à la réconciliation du narrateur avec ses parents et que la vie familiale reprend son cours normal, une fois la parenthèse Silbermann refermée.

Au terme de notre étude, force nous est de constater combien le Juif, être excessif et bizarre, traître potentiel à son pays d'accueil, révolutionnaire, ennemi de la religion et de la famille, est présenté comme un être antisocial, un dissolvant dangereux. Mais il nous faut aussi souligner l'évolution qui s'est faite entre le Lacretelle de *Silbermann* et celui du *Retour*. Dans ce premier livre, le Juif apparaît certes comme *un personnage un peu fabuleux qui suscite la méfiance et la curiosité, une curiosité teintée d'une vague admiration*¹²⁵. Mais s'il a beaucoup de défauts, — les Chrétiens, notamment les parents du narrateur n'en sont pas exempts non plus — son cas ne semble pas absolument désespéré : il y a un espoir de régénération et d'assimilation, d'autant qu'il semble souhaiter s'assimiler. On sait que, pour les Chrétiens, la régénération des Juifs passait par leur conversion ; or, il ne fait pas de doute que le narrateur qui s'efforce de *guider* Silbermann, de *le débarrasser de certains caractères préjudiciables, de le réformer peu à peu*¹²⁶ espère le faire pénétrer un jour à l'intérieur

du petit temple de Passy. En lisant *Le Retour* au contraire, on comprend que la tentative de “perfectionnement”¹²⁷ du narrateur a irrémédiablement échoué et qu’il ne pouvait d’ailleurs en être autrement. À travers les récits de son cousin et de son amie, à travers les écrits qu’il a laissés et que le narrateur a pu lire, Silbermann apparaît comme irrécupérablement juif. Et c’est en Juif qu’il meurt, après avoir vomi les trésors de la culture française qu’il n’avait jamais vraiment pu s’incorporer et qui l’avaient en réalité empoisonné¹²⁸. En fait Silbermann n’avait qu’un vernis français, vernis qui s’est rapidement craquelé et sous lequel a réapparu le Juif.

Dans son œuvre, qui oppose le narrateur, idéaliste et noble, à Silbermann, vil matérialiste, Lacretelle semble vouloir illustrer l’idée qui se trouvait déjà dans *La Croix*, à savoir *qu’il serait absurde de penser qu’un Juif puisse devenir un Français*¹²⁹. Mais il montre surtout son incapacité à parler des Juifs en sortant du sentier battu des idées reçues et des préjugés ressassés par les antisémites. Et c’est pour cela que les commentaires du *Grand Robert* et du *Dictionnaire des Oeuvres* s’ils ne sont pas l’œuvre d’antisémites nous semblent complètement erronés.

NOTES.

1 Souligné par nous.

2 Raoul Bergot cité par M. Winock p. 156

3 Drumont cité par M. Winock p. 129

4 S. p. 11-12

5 S. p. 56

6 S. p. 19, 123

7 R. p. 15-16

8 Cf. dans B. Philippe p. 263, la première strophe d’un poème d’André Spire, extrait de *Anthologie juive* :

Tu es content. Tu es content !

Ton nez est presque droit, ma foi !

Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe !

Tu es content, tu es content !

Tes cheveux frisent à peine, ma foi !

Et puis tant de chrétiens n’ont pas les cheveux raides !

9 S. p. 39

10 Châteaubriand cité par B. Philippe p. 212

11 S. p. 37, 40

12 R. p. 52

13 R. p. 53, 63

14 S. p. 65

15 S. p. 13, 23, 25, 44 / R. p. 14

16 S. p. 11, 22, 58, 64

17 S. p. 22, 37, 58

18 R. p. 52

19 Physique : S. p. 11, 25, 45, 89 / R. p. 15

Sport : S. p. 20

20 S. p. 9, 10, 13

Pour les antisémites, la supériorité musculaire de la race blanche est depuis longtemps une évidence.

[cf. J. -C. Rossigneux p. 104]

21 Cité par M. Winock p. 129

22 Cité par L. Poliakov T 2 p. 469

23 R. p. 92-93

24 Cité par M. Winock p. 151

25 S. p. 11, 23, 40, 62 / R. p. 16

26 S. p. 11, 23, 37, 64

27 Meiners cité par L. Poliakov T 2 p. 59

28 Virey cité par L. Poliakov T 2 p. 60

29 Rossigneux p. 92

30 S. p. 94

31 R. p. 21

32 Cité par M. Winock p. 128

33 S. p. 66

34 R. p. 90-91. Bel exemple de haine du Juif envers lui-même.

35 S. p. 57

36 S. p. 59

37 S. p. 58

38 S. p. 19

39 L. Poliakov T 1 p. 262

40 Cité par L. Poliakov T 1 p. 145

41 Cité par M. Winock p. 155

42 Ici, il nous faut encore citer Drumont qui en 1896 écrivait au sujet des Juifs : *Ces gens n'ont vraiment pas le cerveau conformé comme nous leur évolution est différente de la nôtre et tout ce qui vient d'eux est exceptionnel et bizarre.* [cité par M. Winock p. 129]

43 S. p. 44

44 Bien sûr, ici l'adjectif "terrien" est employé dans le sens de "qui possède des terres, qui cultive des terres, qui a un rapport avec la campagne" et non dans le sens dans lequel l'utilise Drumont quand il affirme *le sémite est un terrien ne voyant guère au-delà de la vie présente* l'opposant à l'aryen *fiel du ciel sans cesse préoccupé d'aspirations supérieures.* [cité par B. Philippe p. 225]

45 S. p. 69

46 S. p. 12, 27, 28, 51

47 Citation de D. Rops donnée à "bohémien" dans le Grand Robert des noms communs.

48 Jules Soury cité par M. Winock p. 153

49 S. p. 109

50 R. p. 36

51 S. p. 25-26

52 S. p. 76, 105

- 53 R. p. 65
54 S. p. 37
55 R. p. 35
56 Cité par M. Winock p. 124
57 S. p. 70
58 S. p. 111
59 S. p. 112
60 S. p. 49
61 S. p. 20
62 S. p. 36-37
63 S. p. 39
64 S. p. 30
65 S. p. 120
66 Linné cité par L. Poliakov T 2 p. 58
67 Cité par L. Poliakov T 2 p. 33
68 Et cela en dépit du vif démenti que l'existence d'une kyrielle de penseurs, écrivains, savants. . . juifs aurait dû opposer à ce genre d'assertion.
Cette idée que les Juifs n'inventent rien est implicitement admise par S. Fligshem. En effet, quand elle dit : *le flair, le sens de l'imitation, on ne nous reconnaît que cela, mais lui avait autre chose*. [R. p. 57] elle semble bien admettre que l'intuition et le manque de créativité sont vrais pour les autres Juifs mais ne l'étaient pas pour Silbermann.
69 R. p. 68
70 R. p. 80
71 R. p. 84
72 R. p. 67-68
73 S. p. 27-28
74 S. p. 112
Cette manie de la relativisation qui serait juive se retourne d'ailleurs contre Silbermann puisque son amie qui le croit pourtant très intelligent en arrive à relativiser son intelligence. En effet, quand elle dit : *Ah ! si le sens comique est une forme de l'intelligence, je vous assure qu'il était intelligent*. [R. p. 66] elle semble admettre qu'il n'était pas absolument intelligent mais qu'il n'avait qu'une forme d'intelligence.
75 Cité par B. Philippe p. 275
76 Cité par L. Poliakov T 1 p. 436
77 Cité par L. Poliakov T 1 p. 435
78 Cité par J. F. Kahn p. 77
79 Cité par J. F. Kahn p. 76
80 S. p. 81
81 S. p. 31
82 Cité par M. Winock p. 126
83 S. p. 103
84 S. p. 34
85 J. J. Brousseau cité par M. Winock p. 150
86 R. p. 24
87 R. p. 33

88 S. p. 54

89 S. p. 55

90 Drumont cité par M. Winock p. 153

91 Voici ce qu'écrivait Ch. Petit en 1920 : *L'Israélite Braunstein, dit Trotski, entouré de sa camerilla sémite ou orientale, aspire à devenir le Napoléon de l'Est. C'est lui le chef de l'immense société secrète internationale qui aspire à renverser la civilisation européenne* [cité par L. Poliakov T 2 p. 455]

92 Cité par B. Philippe p. 389

93 S. p. 12-13 / R. p. 13

94 S. p. 20

95 S. p. 37

96 R. p. 14

97 S. p. 13, 20, 35, 37, 59, 61, 64, 65, 91, 108

R. p. 14, 28, 34, 35, 69, 99, 100

98 R. p. 99-100

99 S. p. 109-110

Ici, nous retrouvons sur un plan plus général l'idée que les Juifs sont passés maîtres dans l'art du "savoir-exploiter", idée qu'avait déjà émise Drumont quand, après avoir affirmé que si les Juifs sont totalement dépourvus de *faculté créatrice* et que rien n'a jamais été inventé par un sémite *celui-ci par contre exploite, organise, fait produire à l'invention de l'aryen créateur des bénéfices qu'il garde naturellement pour lui*. [cité par B. Philippe p. 225-226]

100 S. p. 55

101 S. p. 22, 75

102 S. p. 25

103 S. p. 105

104 R. p. 96

105 S. p. 50, 58, 65

106 S. p. 16

107 S. p. 24

108 S. p. 11, 20, 21, 23, 27, 31, 35, 42, 49, 55

109 S. p. 98

110 S. p. 23

111 R. p. 63

112 L. Poliakov T 2 p. 268

113 Cité par M. Winock p. 124

114 S. p. 52

115 S. p. 63

116 S. p. 63-64

117 S. p. 64

118 S. p. 75

119 R. p. 76

120 Cité par M. Winock p. 124

121 S. p. 41

122 S. p. 41

123 R. p. 63-64

124 S. p. 112-113

- 125 Ph. Erlanger cité par P. Emmanuel dans la préface du livre de B. Philippe p. 9
126 S. p. 50
127 S. p. 65
128 R. p. 88
129 L. Poliakov T 2 p. 292

BIBLIOGRAPHIE

- J. de Lacretelle, *Silbermann*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1922, 124 p.
Le Retour de Silbermann, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1931, 102 p.
R. Laffont, V. Bompiani, *Dictionnaire des Oeuvres T 5 : Les Oeuvres contemporaines de tous les pays*, Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1968
L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, Collection Pluriel, 1981
Tome 1 : *L'Age de la foi* 479 p.
Tome 2 : *L'Age de la science* 527 p.
M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, Collection Points-Histoire, 1982-1990, 446 p.
B. Philippe, *Être juif dans la société française du Moyen Age à nos jours*, Paris, Montalba, Collection Pluriel, 1979, 445 p.
J. -C. Rossigneux, Arthur de GOBINEAU. Essai sur l'Inégalité des races humaines dans *Études Françaises* No12, 1973, Université des Langues Étrangères d'Osaka, p. 87-118
J. -F. Kahn, Les hommes sont-ils égaux en intelligence : le scandale du Q. I. racial aux États-Unis relance un débat sulfureux dans *L'Événement du Jeudi* du 3 au 9 novembre 1994, p. 68-78

(1995. 9. 13 受理)